



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Chapeau de velours orné de plumes, Robe Caroline garnie de volans: Des magasins
 S^{te} Anne.

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature & des Arts*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois 9 fr.
pour six mois 18
pour l'année 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 47 bis ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LA fête de la Saint-Charles a été l'occasion de beaucoup de réunions ; le modeste bourgeois du Marais a ouvert l'antique porte de son salon et allumé la girandole héréditaire ; les hôtels du faubourg Saint-Germain ont vu leurs grandes cours se remplir de voitures, et leurs larges escaliers recevoir de nobles hôtes. La Chaussée-d'Antin a déployé son luxe mo-



derne; le gaz a été allumé à cent becs, et les *roots* anglaises se sont reproduites parmi nous. Partout, les toilettes les plus brillantes sont venues augmenter l'éclat, et les tributs de l'industrie et de la mode ont été offerts pour cette solennité nationale. A la cour, on a remarqué que la plupart des dames étaient en bleu. Leurs bérêts en différens genres de velours, mais toujours de formes très-plates et très-larges, étaient surmontés de marabouts entremêlés d'aigrettes. On a remarqué aussi beaucoup de corsages à la grecque. Beaucoup de turbans portaient de très-longs esprits.

— Les robes en mérinos *Caroline* à raie calmande prennent de plus en plus faveur. La difficulté de fondre les nuances sur les gravures nous a forcé de n'imiter que les rayures les plus simples, mais ce modèle suffira pour donner une idée du joli effet de cette nouvelle bigarrure.

— Avec les robes de soirées, qui ne sont pas de grande toilette, on adopte des canezous en blonde unie. Ces canezous, fermés par derrière, ont deux collets rabattus et découpés en grandes pointes que l'on garnit d'une petite blonde froncée, au-dessus de laquelle est placé un petit rouleau en satin blanc. Nous en avons vu un ainsi disposé dans les magasins du *Mariage Enfantin*, rue Sainte-Anne n° , où l'on trouve aussi un assortiment parfait de blonde, de ceinture et de tous les jolis accessoires nécessaires aux toilettes d'hiver.

— Les robes en mérinos, brodées en soie plate, couleur sur couleur, sont toujours très-bien portées. Elles ont sur les robes écossaises l'avantage de ne pouvoir être aussi généralement adoptées; la finesse de leurs tissus et la richesse de leur travail leur donnent un prix qu'il n'est pas donné à tout le monde d'atteindre.

— On portera cet hiver des manches polonaises sur les *witchoura*; ces manches, extrêmement larges et doublées en fourrure, ont, vers le milieu, une large ouverture qui sert à passer le bras déjà recouverts d'une seconde manche très-étroite. La partie de la manche polonaise retombe ainsi sur les côtés, et n'a d'autre utilité que d'offrir de tems en tems l'usage d'un manchon.

— Les petits schalls retombant à collet, à la Marie Stuart, qui garnissent le haut des robes décolletées, sont souvent entourés de deux ou trois petites blondes lorsque la robe est en

soie. Sur celles en laine on voit quelquefois une petite ruché très-étroite, faite de la même étoffe.

— Les carreaux écossais se reproduisent jusque sur la plus simple étoffe. On voit des tissus soie et coton quadrillés en laine, qui sont d'un très-joli effet. Ceux en couleur ponceau, quadrillés en noir, et bleu quadrillés en jaune-noir nous ont paru du meilleur goût.

— De très-jolis chapeaux en satin noir, quadrillés, à larges rayures en velours noir, se portent en demi-toilette ; mais le plus joli chapeau négligé que nous ayons vu était d'un très-beau satin oiseau de paradis, liseré en noir. Les rubans, d'une excessive longueur, étaient moitié satin uni, de la même nuance que le chapeau, l'autre moitié, noire, était quadrillée en jaune, une blonde de demi-largeur entourait la passe, et formait une double rangée à l'endroit des brides.

— Au moment où les bals commencent, nous signalerons les magasins de M. Cartier, boulevard des Italiens, n^o 2, pour les fleurs d'or et d'argent, qu'on emploie chaque année pour orner les coiffures et les robes. M. Cartier a trouvé le moyen d'empêcher celles d'argent de se noircir. Après une année, elles ont encore leur premier éclat. Nous avons surtout admiré des fleurs de pin, en or et en argent, invention nouvelle pleine de grâce. Elles peuvent être placées également sur des turbans, sur des bérêts, dans les cheveux, et comme agrafe aux robes de bal. Il est aussi sorti des magasins de M. Cartier des igasures, fleurs en velours, imitées d'un fruit de la Nubie, remarquable par son brillant coloris.

— M. Croisat, coiffeur, rue de l'Odéon, vient, par un procédé ingénieux, de composer des fleurs en cheveux. Elles sont formées par des anneaux en cheveux très-légers, distribués autour d'une améthiste servant à les fixer, et surmontant une longue épingle d'or. Cette épingle sert à les placer soit dans les touffes, soit au-dessus ou en dessous du peigne, entre les nœuds de cheveux. Au moyen de cette invention, une femme sentimentale à qui un bracelet, une bague ou une épingle ne suffirait pas, peut avoir des souvenirs jusque par-dessus la tête.

— Dans le *Dilettante*, ou le *Siège de Corinthe*, M^{lle} Clara a une parure aussi simple qu'elle est de bon goût : c'est une robe de tulle blanc, ayant au bas, pour garniture, une ving-

taine de petites bandes de satin bleu, de la largeur d'un doigt. Les manches sont à gigot, et le poignet serré et orné de dix bandes en satin également bleu. Les draperies du corsage sont marquées par trois bandes bleues qui se croisent en sautoir et se réunissent sous la ceinture.

LE GRATIS.

Les spectacles gratis n'offrent plus à l'œil de l'observateur le même attrait qu'autrefois. Les riches, les grands seigneurs, les princes mêmes se donnaient jadis le plaisir d'aller dans leurs petites loges voir cette singulière réunion. Le peuple avait alors une physionomie toute particulière et bien différente de celle d'aujourd'hui ; il acceptait le spectacle gratis comme une faveur qu'on lui accordait, aujourd'hui il le regarde comme une chose due : il irait jusqu'à se plaindre si on ne la lui donnait pas. On se pressait bien alors comme aujourd'hui à la porte des spectacles, mais en-dedans régnait une espèce d'urbanité qui était l'apanage des Français, même dans les basses classes. A l'Opéra, aux Italiens, l'amphithéâtre et les balcons étaient cédés en entier aux dames de la halle et aux charbonniers qui y venaient dans le costume de leur état. Le peuple prenait un vif plaisir aux pièces qu'on représentait ; partout il montrait son goût et son bon esprit : le *qu'il mourût* de Corneille, le *vive Henri IV* de la Partie de Chasse le transportaient d'admiration ou de joie. Aujourd'hui ce n'est plus cela ; le peuple est blasé sur les spectacles, il y va trop souvent. Le marchand de tisane qui, samedi, au balcon des Français, voyait jouer *Gaston et Bayard*, l'avait peut-être vu trois jours auparavant au théâtre des Martyrs. Aussi ce public ne s'amusant plus du spectacle qu'on lui donne sur la scène, en cherche un dans ses lazzi, dans les injures dont il apostrophe les acteurs. A l'Opéra il demande *bis* à un pas de Paul, et l'appelle filou parce que l'artiste ne lui obéit pas. Sur un autre théâtre une actrice dit avoir dix-huit ans. — *Oui, n'avant la révolution, s'écrie le bouffon de la galerie, qui dans l'entr'acte a fait vingt fois circuler sa casquette du parterre au paradis, et jeté du pain et des noix à son petit frère qui est assis sur le devant d'une loge, les jambes en dehors. A tous les théâtres, des scènes à-peu-près pareilles ont eu lieu. Les représentations gratis coûtent 30,000 fr. environ au gouver-*

nement; combien cette somme ferait d'heureux, si elle était bien distribuée!

Si le peuple ne s'est pas amusé cette année aux pièces nouvelles qu'on lui a données, il faut convenir qu'il a eu quelquefois raison. Car déjà il en est plusieurs qui ont disparu de l'affiche. On a remarqué qu'à chaque nouvelle circonstance, les pièces sont un peu moins bonnes; et la faute vient du Ministre de l'Intérieur, qui accorde 500 fr. à chaque pièce. C'est alors un gâteau, dont 20 ou 30 habitués veulent avoir leur part. Cette idée d'argent, pour la fête du roi, excite le talent des uns, et glace celui des autres. A Rome, tant qu'une branche de laurier fut la récompense de la valeur, on eut des soldats; quand César distribua de l'argent à ses troupes, il n'eut plus que des esclaves. Qu'on supprime les 500 fr., et vous verrez dans la lice s'élancer Baour, Ancelot, Casimir, Soumet, Duval, Dupaty, Scribe, Mazères, et du moins la fête de nos rois sera célébrée dignement sur tous les théâtres. Ces Messieurs peuvent bien faire ce que Molière faisait pour Louis XIV. L'institut même ne serait pas trop bon.

OUVERTURE DE LA BOURSE.

L'ouverture de la Bourse s'est faite le jour de la fête du Roi, sous les plus heureux auspices. Il faisait un tems superbe, et le soleil qui brillait de tout son éclat, pour un jour de novembre, semblait pour toujours vouloir écarter les orages qui, si souvent, tombent sur ceux qui veulent cultiver le sable mouvant. Ce magnifique monument est vraiment digne de la capitale des beaux arts. L'extérieur en est admirable et ne mérite que des éloges; il frappe, étonne et ne recueille que des suffrages. C'est dommage que l'intérieur ne soit pas aussi bien ordonné. L'escalier qui conduit au tribunal de commerce est étroit et manque de majesté. La salle du tribunal est beaucoup trop petite pour un tribunal aussi important, et auquel ce monument est consacré. La voix se perd sous la voûte qui la termine. On regrette que cette salle ne soit pas placée sur le devant, du côté de la façade principale. Les belles peintures en grisaille de Meynier, à droite en entrant, sont dignes des plus grands éloges. Celles d'Abel Pujol, à gauche, semblent réunir

plus de suffrages. Il est impossible de pousser plus loin l'illusion : sur dix mille personnes qui ont été admirer ces chefs-d'œuvre, plus de la moitié a cru voir de la sculpture. L'esprit de la Bourse, la grâce de la Justice et le bon ton du Commerce se sont distingués ce jour-là. De jeunes maîtres de cérémonie, l'écharpe blanche au bras, recevaient les dames à l'entrée, et les conduisaient aux places qui leur étaient réservées. C'était autour du buste de Charles X, placé sur le parquet où montent les agens de change. Vingt ou trente drapeaux réunis en trophée ombrageaient les plumes et les fleurs de ces dames, et offraient un mélange délicieux. Jamais corbeille de fleurs n'a paru mieux couronnée.

Que de jolis chapeaux, dont nous offririons les dessins, si nous pouvions présenter cet ensemble et les charmantes figures qui les portaient !

MÉLANGES.

— La mode des courreurs se répand ; nous ne voulons point parler de ces solliciteurs actifs qui courent les emplois et assiègent les antichambres : Paris a eu Rummel et Vila ; Valenciennes a maintenant le sien, nommé *Louis*, qui se dit de Rotterdam. Il y a quelques jours, il a parcouru une distance de deux lieues en 34 minutes. Il est maigre, mais assez nerveux ; lorsqu'il est en exercice, sa main est armée d'un fouet pour corriger les chiens qui voudraient courir avec lui, et sa bouche tient un petit tuyau par lequel l'aspiration se fait lentement, ce qui le préserve de l'essoufflement. Louis doit encore faire quelques courses, et propose de donner des leçons de *velocipédie* aux amateurs qui ont envie de faire rapidement leur chemin.

— Plusieurs chansons et rondes, chantées aux Champs-Elysées et à la barrière du Trône le jour de la Saint-Charles, ont été imprimées et publiées. Il suffit de dire que parmi les auteurs se trouvent MM. Gersin, Désaugiers, Simonin, Brazier, pour que l'on s'empresse de parcourir ce recueil. *Monsieur Tant-Pire*, chanson de M^r Gersin, est une des plus piquantes.

— La mode s'est emparée de la mort de Talma comme de tous les grands événemens. Des bijoux sont surmontés du portrait de notre grand tragédien, et l'on a été jusqu'à donner son nom à une espèce particulière de savon.

— On nous prie d'annoncer que le nouveau Tivoli est tout à fait étranger à l'établissement connu sous le nom de Tivoli d'hiver. Nous profitons de cette occasion pour rappeler à nos lecteurs que le jardin du nouveau Tivoli est une promenade charmante où doivent se rendre toutes les personnes qui aiment la campagne, et veulent jouir du bon air au milieu de Paris.

— Nous recevons de l'un de nos correspondans une anecdote assez plaisante sur l'intendant de la police russe, Reliew, dont il était question dans l'article que nous avons extrait des Mémoires de M. de Ségur.

Reliew était d'une bonhomie qui passait la permission. L'impératrice Catherine lui dit un jour : « Voyez donc si le baromètre descend. — Non, madame, il est bien attaché. — Mais voyez s'il a baissé. — J'affirme à V. M. qu'il ne descendra pas, parce qu'il est bien cloué.

— Le jour de la Saint-Charles, sir Walter-Scott et sa fille se trouvaient sur le passage du Roi au moment où S. M. sortait de la messe. Le Roi a daigné s'approcher du célèbre romancier écossais et adresser quelques mots à sa fille.

— On a reçu de Londres une lettre du capitaine Clapperton, qui continue son voyage à la recherche du Niger et du Touboutou. Elle est ainsi terminée : « Je pars de Youry, où j'ai été très-bien reçu. C'est là cependant que Mungo-Park a péri; j'espère recueillir les circonstances exactes de sa mort, et le sultan Bello doit m'envoyer le journal de notre malheureux compatriote. J'ai fait ici des découvertes très-importantes; car jamais pied européen n'a foulé cette terre. J'ai traversé une chaîne de montagnes dont on ne soupçonnait pas l'existence, et visité un vaste royaume dont le nom même est inconnu parmi nos savans. J'ai séjourné deux mois dans la capitale. On m'assure que je ne suis qu'à deux journées du Niger : son cours vers le golfe du Benia n'est donc plus douteux. Mon journal, que je vous enverrai bientôt, vous donnera de plus amples détails. »

— Tous les badauds s'arrêtent en foule, depuis quelques jours, devant une affiche qui offre en effet un aliment bien attrayant à la curiosité publique; on y annonce que *deux cent soixante sept mille francs*, bien comptés et en belle monnaie, appartiendront aux personnes qui prouveront bien clairement

qu'elles sont de la famille des honnêtes gens qui viennent de laisser cette somme assez rondelette. Jamais héritages n'ont trouvé plus d'aspirans, jamais défunts n'ont trouvé, après leur trépas, tant de gens disposés à les reconnaître pour leurs parens.

— Au nombre des hommes de lettres, honorés de la croix de la Légion-d'Honneur, le jour de la Saint-Charles, on cite avec plaisir M. Alexandre Duval, et M. Delestre Poirson, directeur du théâtre de Madame.

— Si l'on en devait croire les faiseurs de nouvelles, vraiment nous verrions de plaisantes choses avant peu. Monrose abandonnerait maladroitement la Comédie-Française pour entrer au théâtre des Nouveautés. Michelot, Armand, Baptiste aîné se retireraient dans leurs terres et quitteraient définitivement le théâtre. D'un autre côté, on aurait adressé des ordres de débuts à M^{lle} Jenny-Vertpré, à Lepeintre aîné, à Perlet, à Potier Heureusement, M. Taylor est directeur de la Comédie-Française; reposons-nous sur lui du soin de la composer dignement.

ANNONCES.

L'Ecriture expédiée, enseignée en peu de leçons, d'après la méthode de Carstairs, par Trémery, auteur de plusieurs ouvrages sur l'Éducation. Non content d'offrir au public un recueil de modèles méthodiquement divisé, M^r Trémery s'est attaché à renfermer dans un texte concis les principes qu'il donne à ses élèves, de façon qu'une mère de famille puisse elle-même diriger ses enfans. Outre ses *Cours* dont un est exclusivement réservé aux dames, le Professeur donne chez lui et en ville des *Leçons* particulières.

—MUSIQUE. La 16^e livraison du *Troubadour des salons*, vient de paraître: elle renferme trois Romances pleines de goût et d'harmonie; on n'en doutera point en se rappelant que ce recueil est dirigé par MM. Romagnési et Meissonier.

—À une époque où les toilettes de bal et de soirée peuvent engager les dames à s'enfermer dans une chaussure étroite, nous croyons utile de leur rappeler que le spécifique surnommé le Phénix qui a une propriété merveilleuse pour détruire les cors aux pieds, se trouve toujours chez la V^e de l'Inventeur, M^{me} Husson, rue Culture Sainte-Catherine, n^o 62, et au bureau du Petit Courrier des Dames.

A ce Numéro est jointe la Planche 427.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.